

## ENTRE LE TEMPS DE VIVRE ET LE TEMPS RÊVÉ

Ce produit, ce domaine de l'imagination qu'est l'imaginaire (selon les dictionnaires) est, paradoxalement, une réalité ayant ses propres structures et sa propre dynamique, son impact sur la réalité extérieure avec laquelle il se confronte parfois. L'imaginaire est forcément polarisé, ses symboles se présentant par couples antithétiques : jour-nuit, blanc-noir, bien-mal, eau-feu, etc.<sup>1</sup> C'est peut-être ce qui nous a fait choisir cette définition « polarisée » de l'exil que suggère Naïm Kattan<sup>2</sup> et que d'autres ont saisie également.<sup>3</sup>

Marie-Célie Agnant, femme, haïtienne et migrante (ou nomade, selon ses propos),<sup>4</sup> offre à la lecture dans *La Dot de Sara*, non seulement un roman attachant, mais aussi un document, puisque né, comme le dit Verena Haldemann dans la postface, du besoin d'une double approche : scientifique (ce qui fournit le rapport sur « Personnes âgées : familles et habitat ») et artistique (le roman que nous analysons).<sup>5</sup>

Marie-Célie Agnant veut, et croit, s'encadrer dans le « courant de l'écriture au féminin » qui « prête voix à ces héroïnes insignifiantes, anonymes, ces oubliées des chroniques masculines que sont les négresses, celles qui ont mené et mènent une résistance faite de marronnage et de patience. C'est ce que j'ai tenté de dépeindre dans ce roman *La Dot de Sara* et dans la lignée de personnages féminins que l'on retrouve dans *Le livre d'Emma*. »<sup>6</sup> Elle dépasse, de beaucoup, ce qu'elle s'est pro-

<sup>1</sup> Cf. BOIA, Lucian, *Pentru o istorie a imaginarului*, Buc., Humanitas, 2000 (*Pour une histoire de l'imaginaire*, Paris, Les Belles Lettres, 1998), pp. 14-48.

<sup>2</sup> L'écrivain en exil « se trouve étranger à lui-même, ayant inconsciemment choisi de troquer le temps de vivre contre un temps rêvé. Il n'y a point de retour à un paradis perdu ». KATTAN, Naïm, *La parole et le lieu*, Montréal, Hurtubise, HMH 2004, p. 158.

<sup>3</sup> LAHENS, Yanik, *L'Exil. Entre l'ancre et la fuite. L'écrivain haïtien*, Port-au-Prince, éd. Henri Deschamps 1990, p. 19: « Il ne s'agit pas pour nous d'exalter l'ailleurs, sous peine d'enfermement et de mort certaine, mais de sortir du repli sans se perdre dans l'ailleurs. La recherche de ce nouveau centre de gravité, de ce nouveau point d'équilibre, est certainement l'un des enjeux majeurs du moment. »

<sup>4</sup> « Sans vouloir simplifier à outrance la question de la dualité et des racines affectives, je fais partie des nomades d'aujourd'hui, de ces gens qui se sont faits à l'errance et qui parfois croient ou sentent qu'ils ont plusieurs patries, ou n'en ont pas du tout. Gens à la fois du dedans et du dehors, qui ne savent pas trop où se placer, qu'on ne sait pas trop où caser. » (AGNANT, Marie-Célie, « Écrire en marge de la marge », in *Reconfigurations. Canadian Literatures and Postcolonial Identities / Littératures canadiennes et identités postcoloniales*, in *New Comparative Poetics / Nouvelle poétique comparative*, n° 7, 2002).

<sup>5</sup> Cf. AGNANT, Marie-Célie, *La Dot de Sara*, Montréal / Port-au-Prince, éditions du Remue-ménage / éditions Mémoire 2002 (Édition originale : Montréal, éditions du Remue-ménage 1995).

<sup>6</sup> AGNANT, Marie-Célie, « Écrire en marge de la marge », in *Reconfigurations*, op. cit., pp. 18-19.

posé de faire, puisqu'elle touche, en fin de compte, par cette voix, à des questions très actuelles de la littérature québécoise dont elle vient enrichir le dossier thématique : mort, temps, enfance, déracinement (ce dernier étant surtout celui des œuvres néo-québécoises), etc.<sup>7</sup> Le trop peu d'études critiques qui se sont arrêtées sur l'œuvre de Marie-Célie Agnant soulignent cette « modulation lancinante sur ces thèmes de l'exil et d'une nécessaire réappropriation de l'espace »,<sup>8</sup> ce besoin de placer « l'exil au centre de la vie de l'héroïne puisqu'il remonte aux origines de son histoire »<sup>9</sup> et saluent la participation de Marie-Célie Agnant à ce « nouvel imaginaire » de celles qui « ont approvoisé l'exil ».<sup>10</sup>

### La vieillesse. Les relations entre générations

On pourrait dire, et peut-être c'était là son intention de départ, que Marie-Célie Agnant s'était penchée sur le troisième âge puisque c'était le segment d'âge de l'échantillon étudié pour le rapport auquel elle avait apporté sa contribution. Mais en changeant de registre, l'auteure s'implique émotionnellement, trouve le besoin de faire parler ces femmes âgées et crée quelques figures inoubliables comme Marianna ou Chimène, dans leurs relations avec leurs familles, leurs proches et le monde où elles ont choisi de vivre. Elles ne sont plus des personnes « déplacées », « déracinées », tout simplement, mais acquièrent un statut important, celui de dépositaires de la mémoire (collective) et de relais de sa transmission ; par elles les traditions ne se perdent pas, mais essaient de se perpétuer en s'adaptant aux nouvelles conditions, en créant une spécificité qui ne peut être que bénéfique. *La Dot de Sara* sera exactement cela.

Dès la première phrase du roman, la filiation est posée :

Pour moi, Sara a toujours été une enfant bien spéciale. J'ai souvent dit à Giselle combien elle me rappelle ma grand-mère Aïda.<sup>11</sup>

<sup>7</sup> MOISAN, Clément et HILDEBRAND, Renate, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Montréal, Éditions Nota Bene 2001, p. 158. « Pour résumer, les thèmes qui seraient privilégiés par les auteurs immigrants sont : déracinement, étranger, culture, identité, immigration, souvenir et mémoire ». Nous avons utilisé le conditionnel *seraient* car, en réalité, les auteurs québécois traitent aussi ces mêmes thèmes et parfois de la même façon » (p. 159). Nous ne voulons pas susciter une polémique autour de l'idée de la québécoïté ou non-québécoïté des auteurs migrants, mais fallait-il en faire la remarque ?

<sup>8</sup> FRÉDÉRIC, Madeleine, « Espace en déshérence: la terre natale déclinée par Marie-Célie Agnant », in DU-PRÉ, Louise - LINTVELT, Jaap - PATERSON, Janet M., *Sexuation, espace, écriture. La littérature québécoise en transformation*, Montréal, Éditions Nota Bene 2002, p. 351.

<sup>9</sup> « De la déportation de ses ancêtres d'Afrique à l'exil à Montréal, en passant par l'établissement de son arrière-grand-père à l'Anse-aux-Mombins, suivi de son propre départ pour la capitale, Marianna semble destinée au déracinement. » BERNIER, Silvie, *Les héritiers d'Ulysse (essai)*, Montréal, L'Anctôt 2002.

<sup>10</sup> LEQUIN, Lucie, « Marie-Célie Agnant : une écriture de la mémoire et du silence », in *Reconfigurations, op. cit.*, p. 22.

<sup>11</sup> AGNANT, Marie-Célie, *op. cit.*, p. 13. Les citations subséquentes de ce livre seront données entre parenthèses dans le texte.

La grand-mère Aïda, Haïtienne, figure emblématique, même absente physiquement, est une sorte de point de départ, mais aussi de référence, aune à laquelle se mesurent ces héritières: je – Marianna (Haïtienne temporairement transplantée en terre québécoise, mère de Giselle assumant le rôle de narrateur), Giselle (fille rebelle et Québécoise en devenir par l'exil volontaire), Sara, (la petite-fille de Marianna qui naît Québécoise, tout en se nourrissant du passé haïtien et de la langue créole) – ce sont là les personnages qui nous occupent en particulier, dans leur descendance matrilineale, puisque le père y est toujours absent:

Il y avait autour de nous et avec nous cette communauté de commères, matantes et marraines, qui étaient pour moi comme autant de mamans. (Agnant, 2002 : 18)  
ou :

Je sus dès lors que les hommes, sur cette terre du moins, avaient tout comme les loups-garous le don de disparaître quand bon leur semblait. Je compris aussi pourquoi les femmes vivaient souvent repliées, en position de défense, ou encore, en grappes de fourmis, besogneuses, occupées du matin au soir, tantines, matantes, cousines, grands-mères. (Agnant, 2002 : 22)

Rien d'extraordinaire dans les relations entre générations, et donc surtout entre mères et filles. C'est consigner un fait généralement valable dans toutes les sociétés, explicable par la brèche qui se creuse entre les parents (prudents, conservateurs, en général, moins réceptifs aux changements) et les jeunes (toujours rebelles, toujours prompts à prendre des risques sans penser aux conséquences), brèche qui est synonyme de l'absence de compréhension (dans les deux sens) et de communication: « Et le plus étrange, c'est que je lui reproche ce qu'elle me reproche, c'est-à-dire d'être injuste et de refuser de me comprendre. » (Agnant, 2002 : 78) Une bonne part de cette révolte de la nouvelle génération est due à l'émancipation de la femme qui n'accepte plus le sort qu'on lui fait :

À l'école d'économie domestique, nous apprenions à coudre, broder, cuisiner. On faisait de nous de vraies femmes. « Ne parles pas ainsi grand-maman ! » me dit un jour Sara qui, selon son habitude, n'élevait pas la voix, mais que je voyais rouge de colère. « Ils n'avaient plus qu'à vous mettre sur une étagère, ma foi ! Moi je refuse de savoir coudre et faire à manger ! Et personne ne pourra m'y obliger ! » (Agnant, 2002 : 19)

Les relations tendues se basent sur la conviction des mères d'avoir fait tous les sacrifices nécessaires pour assurer un meilleur sort à leurs enfants, sacrifices payés de retour par l'ingratitude ; la fille, dure, exigeante, se mue en une étrangère :

De sentir mon unique fille si étrangère, si distante a été pour moi la plus profonde des blessures et, chaque année qui s'écoulait, c'était comme autant de coups de burin ; la blessure s'agrandissait. Giselle était dure et exigeante. (Agnant, 2002 : 29-30)

Ce qui surmonte tout, c'est l'amour maternel. Au premier appel, Marianna, Chimène et tant d'autres mères, laissent tout tomber, arrachant leurs racines, et se transplantent (parfois pour toujours) dans un sol inconnu, inhospitalier (parce

que non encore apprivoisé) et lointain. Certaines se font mettre à la porte par leurs enfants:

Tu ne sais pas qu'il y a des femmes de chez nous qui se font mettre à la porte par leurs enfants ? À la radio dernièrement, une femme a raconté que c'est la police qui est venue la ramasser et la conduire quelque part où dormir en attendant qu'elle trouve de l'aide. En plein hiver, sa fille l'avait mise à la porte. Et c'est cette même fille qui l'avait fait chercher. (Agnant, 2002 : 129)

Mais Giselle, malgré une certaine jalousie de l'emprise de Marianna sur Sara, qu'elle gâte trop, arrive à la longue à reconnaître et à apprécier les sacrifices de sa mère:

J'ai aussi appris à voir le monde autrement grâce à toi et aujourd'hui, je dois te l'avouer, maman, en ces moments-là, je remercie le ciel de ta présence ici toutes ces années. Tu n'as pas été que la gardienne de ma fille, tu as été la gardienne de mon équilibre [...] je te reverrai tous les jours courbée jusqu'à l'aube sur cette machine à coudre. Dieu sait ce que je l'ai détestée en ce temps-là, cette bonne vieille machine, ce bruit incessant, clotop, clotop, comme pour rythmer notre misère. Il y a vait déjà en moi à l'époque ce sentiment de révolte. Souvent j'ai pensé la démolir cette machine ! Il m'a fallu toutes ces années pour comprendre l'ampleur du sacrifice de ta vie pour moi, Marianna ... (Agnant, 2002 : 161)

Giselle a pris la place de sa mère dans sa relation à sa fille Sara, c'est sûrement ce qui ouvre ses yeux:

[...] sa position de femme en cours d'émancipation n'est guère confortable, tiraillée constamment entre sa mère, gardienne de la tradition, et sa fille, avide de conquérir ce nouvel espace. En fait, par cette génération intermédiaire, celle des parents, l'expérience de l'exil est d'autant plus difficile qu'elle intervient pendant la période active de leur existence ; les parents constituent dès lors une génération sacrifiée.<sup>12</sup>

### La migration. Le choc de deux cultures

C'est Giselle qui essaie de cerner le contenu de la migration, d'expliquer à Marianna comment on arrive à l'accepter:

À mon avis, c'est plutôt une façon de se protéger de la souffrance. Nous ne sommes pas tous doués de l'équilibre nécessaire pour cheminer sur deux routes à la fois. Selon moi, il faut laisser au cœur le soin de définir son propre pays. Sara aura vingt ans bientôt. Dans quel pays naîtront tes arrières-petits-enfants ? Peut-être là-bas, peut-être ailleurs, mais plus sûrement ici. Notre pays devrait être la terre où l'on se sent le mieux. La terre qui reconnaît le bruit de nos pas, dirais-tu. (Agnant, 2002 : 164-165)

Mais peut-on se sentir mieux quand on se rend compte qu'on est un étranger dans ce pays, « habitée par une autre histoire, une histoire écrite et contée dans une

<sup>12</sup> FRÉDÉRIC, Madeleine, *op. cit.*, p. 363.

langue dont on ne connaissait pas la musique ici. Qu'est-ce que je fais, je me disais, à marcher sur ces trottoirs qui ne reconnaissent pas les hésitations de mes pas ? » (Agnant, 2002 : 80-81)

Les bagages qu'elle a apportés, comme tout voyageur, sont plus lourds et taxés de « sentimentalisme »:

- C'est tout ce sentimentalisme qui vous empêche de changer, vous autres. Vous avez beau traverser l'océan attifées comme jamais, ce n'est qu'un leurre, vous restez les mêmes, car dans vos bagages vous emportez toutes vos vieilles hardes, vos vieilles pantoufles qui vous ramènent sans cesse au point de départ, dans les mêmes sentiers, et vous marchez en regardant en arrière. (Agnant, 2002 : 74)

Afin de renouer avec leurs filles, ces femmes acceptent de faire le vide autour de leurs vies, de tromper la nostalgie,<sup>13</sup> de créer un simulacre de la « vie de là-bas au temps longtemps » (Agnant, 2002 : 26):

Entre le tricot, nos parties de cartes très animées et les blagues où nous retrouvons un peu la saveur de nos pauses-galerie de là-bas, sans contraintes et sans retenue, c'est un même défilé d'existences entre deux parenthèses. (Agnant, 2002 : 111)

La vie à Montréal n'est donc envisagée que comme une existence provisoire, où l'on prend des habitudes en cherchant ses compatriotes (les soirées de prière ; le club pour personnes du troisième âge), mais qui est sous-tendue par la pensée du retour au pays natal : « J'ai toujours su, dès le jour de mon arrivée ici, que je ne faisais que passer. Je l'ai voulu ainsi, je retourne chez moi. » (Agnant, 2002 : 162)

L'idée du retour (impossible pour certaines) s'accompagne d'appréhension, de peur:

Le bonheur du retour commence à s'effiloche. Lutter pour le retenir. Je pense en même temps à tous ceux que j'ai laissés jadis et qui aujourd'hui sans doute ont disparu. J'ai l'impression de ne plus être moi-même, plutôt une sorte de momie qui a été emballée, protégée depuis vingt ans de je ne sais quelle tempête, rescapée d'un étrange voyage. J'appréhende les mauvais souvenirs qui bientôt, lorsque j'aurai pris contact avec le pays, ne manqueront pas de m'assaillir, viendront grimacer devant moi, se mêleront malgré moi, malgré tous mes efforts, à ce besoin de Sara et de Giselle que je sens déjà me submerger. (Agnant, 2002 : 165)

Sans qu'il y ait vraiment question d'une quête identitaire, on la devine dans la question de Marianna revenue dans son pays:

Pour la première fois de ma vie, je pense : « Qui suis-je ? » Au-dedans de moi, une voix ironique répond : « Je ne sais pas, je ne sais plus. » Un peu effrayée, je découvre que je ne suis plus tout à fait moi-même. Peut-être suis-je une aventurière, arrivée ici on ne

<sup>13</sup> Carmelle vante « ... les mérites de cette terre qu'elle a achetée avec le fruit de son labeur et dont elle rêve encore après dix-huit années d'absence. Elle la voit couverte de bananiers aux feuilles larges, comme des éventails se balançant au-dessus des régimes bien remplis. Elle parle de ses pieds d'arbres à pain qui donnaient tant et tant de ces beaux fruits ronds et nourrissants qu'on ne savait plus quoi en faire. » [...] « C'était une terre bénie de Dieu, il fallait voir la quantité de cocotiers, des plants d'ananas, des pommes-rose. » (Agnant, 2002: 114)

sait trop comment ... Brutale, une autre voix m'arrache à ce délire : « Par ici, la mère ! »  
(Agnant, 2002 : 166)

La composante de la migration que l'on peut considérer essentielle, c'est la mémoire. Elle permet d'assigner une signification au passé et l'incorporer au présent. Il y a un permanent aller-retour entre ici et là-bas, présent et passé, dehors et dedans:

Toutefois, la coexistence des deux univers étant de moins en moins problématique, l'espace haïtien offre au fil des pages un jeu de miroir de moins en moins déformant avec l'espace montréalais. Leur réconciliation est consacrée par le retour de Marianna dans l'île; l'inversion est complète : sa première impression est celle d'un univers hostile, puis elle retrouve ses marques et peut rêver sereinement à l'arrivée prochaine de Sara et Giselle. L'espace haïtien a donc quitté le domaine du rêve pour celui de la réalité et la réconciliation se scelle en un lieu hautement symbolique : la galerie de sa maison de la ruelle Pistache.<sup>14</sup>

Les deux univers - Haïti et Montréal - pour définis qu'ils soient, se trouvent interchangeables sur le plan phénoménologique, là-bas et ici étant autres si autre est la situation dans l'espace de la narratrice. Ainsi, arrivée à Montréal, son univers devient extrêmement exigü, (« les quatre murs blancs d'une cage » Agnant, 2002 : 27), neutre (absence des couleurs), froid (la neige, mais aussi l'absence de chaleur des gens), trop propre et trop triste: « Un air de tristesse emplissait ce quartier trop propre, trop calme et ces rues où on pouvait déambuler pendant des heures sans croiser âme qui vive. » (Agnant, 2002 : 28) Plante en train de s'étioler dans cet univers si antiseptique, Marianna peut encore, arrivée de fraîche date, délimiter franchement l'ici du là-bas et elle cherche des points d'appui:

J'aime, par contre, me rendre à ce marché en plein air où tranquillement, les sens aux aguets, je parcours les allées, dévorant des yeux les montagnes de fruits et de légumes. Les multiples variétés de raisins et de pommes me fascinent. Il m'arrive de faire le tour des mêmes étalages, tentant en vain de trouver une grenadine, un corossol, un beau fruit d'arbre à pain bien à point. J'ai même poussé l'audace une fois jusqu'à m'en enquérir auprès d'un marchand. Il m'a répondu alors dans sa langue, en italien. (Agnant, 2002 : 43-44)

Elle aime les rues qui parlent de là-bas, comme la rue Saint-Laurent (Agnant, 2002 : 57-58), comme l'église avec son atmosphère imprégnée de lumière tamisée, d'odeur de cierges et d'encens, abritant le calme et la paix. (Agnant, 2002 : 61)

Le froid de l'hiver est remplacé par un avril (printemps timide) : ce détail déclenche ses souvenirs :

Ce serait tellement agréable, comme là-bas, d'aller dans la cour, faire provision d'une bonne brasée d'armoise et de basilic, frotter tout cela dans un seau d'eau, le mettre à tiédir au soleil et prendre un bain de cette liqueur délicieuse. Auparavant, j'aurais soigneusement balayé et arrosé le devant de la porte, avec ce petit geste circulaire que

<sup>14</sup> FRÉDÉRIC, Madeleine, *op cit*, pp. 360-361.

nous avons toutes, chasser le mauvais air, battre la poussière. Puis, debout sur le seuil, rien qu'un instant, contempler, contente, ce beau travail tout propre, cette terre bien battue, presque un glacié. J'aurais jeté un coup d'œil à gauche et à droite, pour voir si Aline ma voisine est levée, ou encore pour accueillir Mathurin avec ses bidons de lait tiède. (Agnant, 2002 : 153)

Marianna ne peut nier les bienfaits de la civilisation : l'eau courante (Agnant, 2002 : 147), le métro (Agnant, 2002 : 134), les soins médicaux, la pension (Agnant, 2002 : 117), mais aussi ses points négatifs: la misère et le travail dur des femmes étrangères (Agnant, 2002 : 160), l'éducation des enfants, qui laisse tant à désirer ! (Agnant, 2002 : 121)

Ce dont elle s'ennuie, c'est sa maison de là-bas avec la galerie et le va-et-vient des gens, en somme, la communication, la joie et le mouvement, le rire malgré la misère, le café plus parfumé qu'un rituel particulier rend unique, car il lui semble que tout ce qui vient de là-bas est meilleur (Agnant, 2002 : 125).

Marianna ne cherche pas à se réfugier dans le passé même s'il est difficile de le fuir,<sup>15</sup> même s'il incarne l'enfance et son plaisir (Agnant, 2002 : 20). Mais elle sait qu'il faut le réactualiser pour en assurer la transmission à la nouvelle génération (Agnant, 2002 : 26), à l'aide des chansons (Agnant, 2002 : 20), des proverbes (Agnant, 2002 : 58), des contes (Agnant, 2002 : 60-61), et du créole.

Et comme elle pense toujours en termes d'ici et là-bas, au retour dans son pays qu'elle retrouve changé en mal (Agnant, 2002 : 167, 168), à l'exception de la mer, « avec le même murmure, éternelle, impassible » (Agnant, 2002 : 169), le souvenir de Montréal qui est devenu un là-bas, s'impose :

Les mots de Giselle me martèlent les tempes. La veille de mon départ encore, elle a tout fait pour que je revienne sur ma décision. « Il y a des chemins, Marianna, que l'on ne refait pas à l'envers. » Je chasse vite tout cela mais, sans savoir pourquoi, je me mets à penser à la rue du Champvert, cette rue qui mène à l'école où pendant des années j'ai conduit ma Sara. (Agnant, 2002 : 169)

Les chiens vautrés dans la rue qui empêchent le car de continuer son chemin la font sourire : « Je souris en pensant à là-bas où l'on envoie les chiens à l'école pour leur enseigner à bien se tenir. » (Agnant, 2002 : 171)

Tout est relatif, même le bonheur :

Le bonheur est cette comédienne qui prend plaisir parfois à se moquer de nous, se maquille, nous joue des tours, emprunte tant de visages. Hier c'étaient les bras de Sara autour de mon cou. Aujourd'hui ce sont ces cris, ces bruits si chers à mon oreille, la chanson fatiguée d'une marchande de n'importe quoi, les bruits de pas qui roulent sur les pierres, les rues sans asphalte. Tout cela si différent et si pareil à la fois. (Agnant, 2002 : 172)

<sup>15</sup> « Elle savait bien ce qu'elle faisait, la femme Aïda, et elle avait bien raison car notre passé est comme la lune, n'est-ce pas ? Il nous suit, il a les yeux fixés sur nous. Il est très difficile de fuir son passé, Giselle. Quoi qu'on fasse, il nous en restera toujours un peu. » (Agnant, 2002 : 14)

## Conclusion

Marie-Célie Agnant réussit à dépasser le but qu'elle s'était proposé. Plus qu'un document littéraire (oeuvre d'un « écrivains-témoin »<sup>16</sup> et non pas porte-parole), *La Dot de Sara* est une véritable oeuvre de mémoire<sup>17</sup> assurant la transmission du savoir et des traditions comme composantes de l'identité. Car celle de Sara, par cette dot que lui assurent, par l'intermédiaire de Marianna, toutes ces femmes fortes haïtiennes, est « composite » et « en mouvement » : « Pour Sara, les mots de la mémoire sont donc savoir, formation et avenir. »<sup>18</sup>

Marianna refuse l'assimilation<sup>19</sup> pour intégrer son imaginaire et plus tard son pays natal à l'espace maîtrisé (la galerie de sa maison ouvrant sur le paysage mais aussi sur les autres); mais Sara, née Québécoise, se réclame d'un double imaginaire et par cela elle participe à la création de la société québécoise de demain.

Marie-Célie Agnant vit au Québec, mais son pays natal, le Haïti, est très présent dans ses oeuvres. Le fait qu'elle banit tout exotisme assure à son livre un haut niveau de généralisation qu'elle même explique:

Les raisons sont fort simples. Il y a des pans du pays qui nous suivent, nous accompagnent, quand on s'en va. On peut dire aussi que le pays du quotidien, le pays de l'exil, devient, pour diverses raisons, un prolongement du pays d'origine. Il se produit alors un va-et-vient constant d'un lieu de la diaspora vers un autre, de tous ces lieux vers le pays d'origine.<sup>20</sup>

L'oeuvre de Marie-Célie Agnant peut être inscrite dans l'« imaginaire migrant » mais laisse voir déjà les signes du dépassement de ce stade transitoire qui risquerait autrement<sup>21</sup> de la réduire, « en marge de la marge », à sa triple condition intenable : femme, haïtienne, migrante. L'oeuvre présentée s'inscrit dans la « multi-écriture québécoise actuelle ».<sup>22</sup>

<sup>16</sup> CARMEN, Mata, in LEQUIN, *op. cit.*, p. 31.

<sup>17</sup> Cf. BERNIER, Silvie, *op. cit.*, p. 198.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 29.

<sup>19</sup> Cf. FRÉDÉRIC, Madeleine, *op. cit.*, p. 363.

<sup>20</sup> AGNANT, Marie-Célie, *Écrire en marge de la marge*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>21</sup> Cf. CACCIA, Fulvio, in GIGUÈRE, Suzanne, *Passeurs culturels. Une littérature en mutation*, Québec, Presses de l'Université Laval 2001, p. 11.

<sup>22</sup> LEQUIN, Lucie, *op. cit.*, p. 31.